



.....  
Ange Leccia (à droite) en session de travail avec les jeunes artistes du Pavillon du palais de Tokyo, à Paris, en mars 2007  
Photo palais de Tokyo, Paris.

## Entretien avec Ange Leccia

Directeur du Pavillon qui accueille de très jeunes artistes en résidence au palais de Tokyo, le plasticien Ange Leccia revient sur son expérience d'enseignant aux beaux-arts de Grenoble dans les années 1980.

**L'École des beaux-arts de Grenoble était à son plus haut niveau dans les années 1980, formant des Dominique Gonzalez-Foerster et des Philippe Parreno. Quels facteurs avaient provoqué cette période de grâce ?**

Ange Leccia : La réussite des beaux-arts de Grenoble est née d'une conjonction très particulière. Cette ville disposait de nombreux arguments : un tissu culturel très organisé, une maison de la culture qui accueillait les plus grands, une très belle collection d'art contemporain au musée, un centre d'art d'un genre nouveau, le Magasin, enfin un musée des Beaux-Arts était en projet. Pour Jean-Luc Vilmouth et moi-même, l'école se plaçait au cœur de cette effervescence. Les étudiants pouvaient avoir une vision de l'art totale. Notre travail a consisté à les mettre en connexion avec tous ces lieux. Les élèves étaient au cœur du réel. Les artistes qui venaient exposer vivaient avec nous au quotidien. Puis, le musée est rentré dans le conformisme, l'effet de nouveauté a disparu. L'école n'était plus un carrefour.

**De quels problèmes souffrent les écoles d'art aujourd'hui ?** Contrairement aux Anglo-Saxons, nous avons de trop faibles exigences envers les étudiants à leur entrée. En Allemagne, il faut posséder des notions philosophiques ! L'en-

seignement de l'art y est dispensé dès le primaire. Les professeurs artistes en France sont confrontés à deux autres problèmes : leur statut et le niveau de leur rémunération. Aujourd'hui, avec vingt ans d'ancienneté, je gagne 2 400 € en tant que directeur du Pavillon. Par conséquent, toute une génération d'artistes confirmés échappe à l'enseignement : un vrai gâchis. Enfin, les écoles souffrent de délabrement et de sous-équipement. Les villes ne les soutiennent guère. C'est le règne de la débrouille. En 1994, à Grenoble, personne ne comprenait que l'on réclame des ordinateurs et des caméras ! Alors qu'il est indispensable d'avoir des structures de formation de haut niveau pour avoir un tissu artistique de qualité. À quoi bon faire des musées si on ne forme pas les artistes qui les feront vivre ? Il y a cependant des miracles, comme à Nantes ou à Bordeaux.

**Êtes-vous favorable à la fermeture des petites écoles ou à leur regroupement en pôles d'excellence ?**

Il faut au moins une école vraiment professionnelle par région, alimentée par les autres. Une école devrait être considérée comme un pôle de recherche d'exception. Il faut que l'État – et non pas le privé – s'engage davantage.

**Vous dirigez aujourd'hui le Pavillon, une structure au sein du palais de Tokyo destinée à former chaque année une dizaine de jeunes artistes aux tout débuts de leur parcours professionnel. Quels sont vos grands axes pédagogiques ?** Tout l'intérêt du Pavillon est d'être à l'intérieur d'un lieu professionnel en activité. Les artistes qui exposent au palais de Tokyo sont leurs premiers interlocuteurs. Notre travail consiste à les faire profiter de nos réseaux. L'idée est d'avoir un groupe mixte, français et étranger, et de créer un phénomène transversal en invitant d'autres pratiques, de la musique à la chorégraphie ; ces pratiques leur permettent de mieux appréhender le monde. Avoir un œil sur ce que fait l'autre. Au contact d'un groupe professionnel, un artiste peut quintupler ses forces.

**Le voyage est également au cœur de votre pédagogie...**

Il est important pour nous de leur proposer un voyage chaque année, qui soit la traversée d'un état spirituel, une prise de conscience de la nature. Nous sommes allés en Inde, sur le Mékong, en Patagonie. Le voyage te fait relire des choses en toi, il provoque une évolution de ta pratique ; c'est notre façon de souder le groupe et de mieux le connaître. C'est plus important que d'avoir un projet d'exposition au retour. ■ PROPOS RECUEILLIS PAR E. L.